

une dizaine de rôdeurs lipanès, qui ne demandèrent pas mieux que de se joindre à lui dès qu'ils surent qu'il s'agissait d'attaquer des chasseurs blancs et de leur enlever les chevaux qu'ils auraient pris.

Le parti des maraudeurs, maintenant au nombre de quatorze, campa jusqu'à la nuit pour reprendre sa marche à la faveur de la fraîcheur et des ténèbres.

Main-Rouge avait dégagé de leurs liens les jambes de Fabian, qui, les mains attachées derrière le dos, avait suivi, non sans peine, son farouche ravisseur. Fatigué du corps, mais non abattu d'esprit, le jeune prisonnier était assis sur l'herbe, à quelque distance du foyer de la halte, gardé à vue par deux Indiens qui ne le quittaient pas un seul moment, lorsque trois batteurs lipanès amenèrent un Indien qu'ils avaient surpris à quelque distance du campement.

L'Indien était un Comanche, et, en sa qualité de fils d'une race ennemie, il avait été jeté, entouré de liens, côte à côte avec Fabian. Il devait donner au jeune blanc le terrible exemple du supplice d'un prisonnier de guerre. Le Comanche savait quelques mots d'espagnol, et les deux captifs, dont l'un devait montrer à l'autre le chemin sanglant de la mort, purent échanger quelques dernières et suprêmes paroles. Fabian nomma les deux chasseurs de leur nom indien, l'Aigle et le Moqueur, dont il vanta le courage, la force, l'adresse et surtout le dévouement sans bornes à sa personne.

— Et comment ces chiens appellent-ils le jeune blanc qui va mourir après moi ? demanda l'Indien.

— Le jeune guerrier du Sud, le fils de l'Aigle des Montagnes-Neigneuses, répondit Fabian.

Sang-Mêlé vint interrompre le funèbre colloque. L'heure du Comanche avait sonné.

Celui-ci se leva et suivit le métis d'un pas ferme, en mêlant au chant de mort qu'il entonnait le nom et l'éloge de Rayon-Brûlant, qui devait le venger.

Ce nom fit changer le plan de Sang-Mêlé. Il avait promis à l'Oiseau-Noir de lui livrer le renégat apache, et l'occasion était favorable pour se donner envers le jeune Comanche un faux semblant de dévouement et de générosité.

— Mon frère, dit-il à l'Indien, est des guerriers de Rayon-Brûlant ; il est libre, parce que les amis du Comanche sont ceux de Sang-Mêlé.

Et il congédia le batteur d'estrade en lui disant :

— Sang-Mêlé et ses compagnons passeront la journée près de ce foyer ; allez, et dites au chef comanche qu'il y sera le bienvenu, qu'il y a ici pour lui de la venaison fumante et des cœurs qui s'épanouiront à sa vue.

L'artificieux métis savait bien que Rayon-Brûlant ne viendrait pas s'asseoir à son foyer ; mais il espérait du moins l'endormir par des paroles trompeuses et le décider à ne plus voir en lui qu'un ami prêt à le servir, sinon à se dévouer pour lui.

Le reste de la journée s'écoula et Rayon-Brûlant n'eut garde de venir en effet. Le soir, avant le coucher du soleil, le chef des maraudeurs lipanès insista pour que toute la troupe reprit le chemin de la rivière Rouge dans son canot de guerre. C'était

une pirogue creusée dans le tronc d'un cèdre, longue, mince et à fond plat. Elle pouvait facilement contenir vingt passagers et sa marche rapide devait compenser la longueur des détours du fleuve.

L'offre fut acceptée par les deux pirates du désert et Fabian les suivit le cœur plus léger, depuis qu'il savait qu'un ennemi de Sang-Mêlé l'avait vu, avait appris son nom, et qu'il retournait vers son chef sans être dupe des paroles de paix du métis. Si, comme il n'en doutait pas, Bois-Rosé et Pepe étaient à sa recherche, peut-être le hasard leur ferait-il rencontrer le guerrier comanche.

Le hasard le servit au delà de ses espérances, et ce fut ainsi que les deux chasseurs apprirent les dernières nouvelles qui le concernaient, et trouvèrent dans Rayon-Brûlant un allié sans lequel ils eussent probablement succombé dans ces dernières escarmouches.

Cependant, malgré la rapidité de sa marche, la pirogue indienne ne franchit pas aussi promptement qu'elle aurait dû le faire la distance qui la séparait de la Fourche-Rouge. L'un des maraudeurs lipanès portait avec lui une outre pleine de mescal, liqueur tirée de la racine de l'aloès, que distillent les Indiens qui de là ont pris le nom de Mescaleros. Des scènes de confusion et d'ivresse, en ralentissant la marche de l'embarcation, faillirent plus d'une fois ensanglanter le cours du voyage.

L'assoupissement ne tarda pas à succéder à l'ivresse furieuse, et pendant une partie de la nuit la pirogue, sous l'impulsion de ses rameurs lourds et engourdis, dévia mainte et mainte fois de sa route.

Ce ne fut qu'au soleil levant que la troupe de bandits put enfin gagner l'embranchement de la rivière Rouge, appelée par abréviation la Fourche-Rouge.

## CHAPITRE XVII

### LA FOURCHE-ROUGE

La vallée de la Fourche-Rouge présente un aspect imposant et sauvage. Une double chaîne de hautes montagnes la borde de deux côtés. Au nord, c'est la grande Cordillère avec ses dentelures bleues, ses pics élevés, dont les sommets aigus sont tantôt couronnés de nuages, tantôt ceints d'un diadème de neiges éblouissantes, que fondent, au retour de la belle saison, les brises chaudes qui s'élèvent du sein de la vallée. Au sud, l'œil parcourt une autre chaîne de montagnes plus basses, mais dont les flancs déchirés laissent voir des ravins béants et des rochers de granit dont la teinte bleuâtre adoucit à peine dans l'éloignement les âpres contours.

Dix lieues environ séparent ces deux *sierras* ; au milieu d'elles coulent, de l'ouest à l'est, deux bras de la rivière Rouge, l'un presque toujours desséché, l'autre baignant de ses flots de hautes herbes qui couvrent l'une de ses rives et semblent un océan houleux de verdure dont les vagues viennent se briser à la lisière de la vaste forêt du Lac-aux-Bisons.